
Pierre Merlin

Hans MEDICK, *Weben und Uberleben in Laichingen (1650-1900).*

***Lokalgeschichte als allgemeine Geschichte* [Tisser et survivre à Laichingen (1650-1900). Une histoire locale comme histoire générale]**

Göttingen, Institut historique Max Planck, 1997, 708 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pierre Merlin, « Hans MEDICK, *Weben und Uberleben in Laichingen (1650-1900). Lokalgeschichte als allgemeine Geschichte* [Tisser et survivre à Laichingen (1650-1900). Une histoire locale comme histoire générale] », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 23 | 2001, mis en ligne le 28 juin 2005, Consulté le 03 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index326.html>

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/index326.html>

Document généré automatiquement le 03 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Pierre Merlin

Hans MEDICK, *Weben und Überleben in Laichingen (1650-1900). Lokalgeschichte als allgemeine Geschichte* [Tisser et survivre à Laichingen (1650-1900). Une histoire locale comme histoire générale]

Göttingen, Institut historique Max Planck, 1997, 708 p.

Pagination de l'édition papier : p. 243-248

- 1 Cet ouvrage impressionne par ses dimensions, son appareil de notes, ses tableaux chiffrés et cinq suppléments critiques de sources. L'auteur étudie sur la longue durée une société de tisserands à domicile de Laichingen (Wurtemberg). Situé sur le plateau souabe de la Rauhe Alb, ce bourg s'est longtemps adonné à la fabrication des toiles de lin.
- 2 Le sous-titre indique le projet : à partir d'une histoire locale, d'une histoire des "petites gens", l'auteur veut ouvrir un questionnement plus vaste et plus diversifié de l'histoire générale. Lors de recherches antérieures ¹, il avait déjà participé au débat européen sur la proto-industrialisation qui avait mis en évidence le caractère non linéaire et multiforme de celle-ci. Le point de départ local, micro-historique, est donc justifié. Il s'appuie sur une documentation abondante, une reconstitution informatisée des familles, une étude démographique et 1487 inventaires de mariage ou après décès afin de décrire et d'interpréter "l'ensemble des activités, des destins personnels et des détails de l'histoire quotidienne et extra-quotidienne [...], les structures englobantes et la pratique des sujets". Autour de sa recherche, H. Medick convie les grands thèmes qui ont marqué l'historiographie européenne depuis trente ans : l'histoire quotidienne, l'histoire d'en bas (*von unten*), de l'intérieur (*von innen*), démographique, l'histoire du tissu et des couleurs, du livre et de la lecture populaire --ici essentiellement religieux. On relève dans cet ouvrage une grande familiarité avec les travaux bien connus des historiens français, italiens, britanniques et allemands sur ces sujets.
- 3 Le point central de la recherche de H. Medick est le suivant : comment une activité artisanale à domicile dans un milieu rural qui ignorait le système corporatif urbain, a-t-elle pu se développer, conquérir des marchés dès le XVIII^e siècle puis se maintenir sans bouleversements profonds jusqu'au début du XX^e siècle ? Une si longue carrière, une si longue survie s'explique-t-elle par l'agriculture de subsistance que pratiquaient parallèlement ces paysans artisans petits propriétaires, et/ou par une éthique populaire du travail, une "culture de survivance" profondément marquée par le piétisme protestant ? On connaît le dicton souabe : "*Schaffe, schaffe, Häusle baue !*" (bosse, bosse, construis ta maisonnette !)
- 4 L'ouvrage est construit autour de quatre études diachroniques distinctes, largement indépendantes les unes des autres.
- 5 La première (chapitres 1, 2 et 3, pages 39 à 293) est consacrée à l'histoire économique, politique et sociale de la proto-industrialisation à Laichingen. À l'issue des guerres de Trente Ans, le mercantilisme des princes allemands s'était accru. Pour faire pièce à la Bavière et aux villes impériales voisines (Ulm, Augsburg, Günzburg), le duc de Wurtemberg avait institué en 1662, contre espèces sonnantes, une Compagnie des marchands de toile, sise à Urach, qui imposait sa marque de qualité et son prix d'achat (p. 128). Ce monopole n'alla pas sans résistance acharnée des tisserands urbains et ruraux, au moyen surtout de la contrebande pratiquée largement par les petits marchands non privilégiés et par les tisserands du plat pays. Aux portes du duché, des marchands suisses ou italiens, les Brentano de Günzburg par exemple, écoulaient la marchandise jusqu'en Amérique latine, via Gênes et l'Espagne. Les campagnes surtout en profitèrent. Dès le XVIII^e siècle, l'artisanat textile employait au moins la moitié de la population de l'Alb. L'économie de marché et l'économie

morale (*Handelsfreyheit und rechtmässiger Gewinn*) l'emportèrent après 1753. La Compagnie d'Urach disparut en 1792.

- 6 La formation de cette société de tisserands ne saurait, selon H. Medick, s'expliquer par les relations que Malthus, Karl Marx et d'autres plus récemment ont établi entre la pauvreté, la prolétarisation, la surpopulation, la proto-industrialisation et le développement du capitalisme industriel. Il insiste sur le lien toujours très étroit, mais très variable dans ses composantes, entre la proto-industrie et l'activité agricole, et observe que "l'industrie rurale à domicile fut capable par elle-même de développer des éléments de stabilité sociale" (p. 152). Le Wurtemberg n'a connu l'usine qu'après 1880. Aujourd'hui encore, la petite entreprise, voire l'artisanat, y tiennent une place importante. La spécialisation, la diversité, la qualité et l'exportation en ont fait l'une des régions les plus industrialisées d'Europe, malgré sa pauvreté en matières premières et sa situation géographique peu favorable. Dès avant 1848, et jusqu'à la période nazie, des commentateurs ont célébré "l'heureux mélange" entre le travail aux champs et à l'atelier qui caractérisait cette région, mais ils exprimaient surtout leur peur de la prolétarisation et de la fabrique. Friedrich List (né à Reutlingen) y voyait au contraire une "androgynie misérable" (*Zwitterding*). Certains ont pensé que le partage égal des héritages, en progrès dès le XVIII^e siècle, était à l'origine de la proto-industrie, mais n'en était-il pas tout autant une conséquence ? D'ailleurs, les partages préciputaires ou mixtes étaient fréquents à Laichingen (p. 171).
- 7 H. Medick étudie avec minutie la répartition et l'évolution de la propriété entre 1743 et 1880 et donne de nombreux exemples de parcours individuel. Georg Mangold (1694-1751), propriétaire en 1722 de deux métiers à tisser, d'une demi maison, d'environ 14 hectares de champs et son collègue Michael Schwenk (1694-1748) qui laissa à sa mort un métier, un quart de maison, 1,5 hectares de champs, une vache, un veau, une poule et un droit d'utilisation du communal, représentent deux types de paysan-tisserand aisé et de paysan-tisserand pauvre (*Seldner*) qui restèrent stables jusque vers 1900. Rares furent ceux qui, comme Simon Barth -- au XVIII^e siècle-- ou d'autres au XIX^e siècle, s'élevèrent au niveau des tisserands-marchands, sans jamais parvenir à celui d'entrepreneur capitaliste. Au bas de la pyramide sociale les tisserands sans terre (*Häusler*), avec seulement un jardin, une partie de maison, une cave-atelier (*Dunk*) étaient souvent endettés. Ils purent parfois prospérer et acquérir de la terre pendant la période faste de la deuxième partie du XVIII^e siècle.
- 8 La situation changea lors du premier tiers du XIX^e siècle : fermeture du marché américain accaparé par les Britanniques, lourdeur des impositions à l'époque napoléonienne, mauvaises récoltes et famines des années 1816-1817, concurrence du coton. C'est alors que l'activité agricole permit le maintien de l'activité artisanale et la "survie" tout court (p. 262). Mais le retour à l'activité agricole seule n'était plus possible. L'issue de la crise fut recherchée vers la "force intelligente du travail artisanal", au moyen de la spécialisation, de la qualité, de l'innovation, de la diversité des produits, de la commercialisation grâce à des représentants et aux colporteurs, tandis que s'ouvrait un marché intérieur solide (*Zollverein*, 1838). La phase de la "fabrique" (*Verlagsystem*), c'est-à-dire celle où l'artisan n'est plus que le salarié d'un marchand-fabricant fut tardive ici et ne s'imposa pas. Vers le milieu du XIX^e siècle, des métiers modernes furent installés dans les ateliers, l'enseignement technique fut développé avec l'aide de l'État. Une couche sociale de petits industriels indépendants à domicile, de voyageurs de commerce put ainsi se maintenir jusqu'à la fin du siècle. En 1910-1913, il y avait encore à Laichingen 320 tisserands (dont la moitié étaient des femmes) davantage qu'au début du XIX^e siècle. La moitié d'entre eux travaillait dans trois usines dont la première avait été fondée en 1904. L'autre moitié travaillait encore dans les ateliers familiaux. 245 tisserands à domicile ou en fabrique cultivaient toujours la terre et élevaient du bétail, ce qui n'était plus une question de "survie" à cette époque.
- 9 La seconde enquête (chapitre 4) concerne l'évolution démographique à Laichingen de 1600 à 1900. Après les Guerres de Trente ans, le bourg connut une phase de rattrapage démographique, puis stagna autour de 1 500 habitants jusque vers 1820, avec de brusques variations dues aux mauvaises récoltes et aux épidémies. La population doubla ensuite au

XIX^e siècle. Or, paradoxalement, la deuxième moitié du XVIII^e siècle fut celle de l'expansion de la proto-industrie, et la première moitié du XIX^e siècle fut difficile. L'âge moyen au mariage (26,2 ans pour les hommes, 25,5 ans pour les femmes vers 1800), en élévation constante, était le seul moyen de contrôle des naissances qui atteignaient pourtant le niveau de 7,3 enfants par femme mariée, en moyenne. En regard, la mortalité infantile était énorme ² et le resta jusque dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. 30 % des nourrissons mouraient avant un an ; plus de la moitié des enfants ne dépassait pas cinq ans. Cette constance de la mortalité infantile s'expliquait surtout par un sevrage et une nourriture inadaptes et une certaine indifférence envers les nourrissons considérés dans leur première année comme "dans la main de Dieu".

10 Le chapitre 5 intitulé : "une culture de la considération dans une société d'ordres (1700-1820)" ayant été publié en français dans les Annales ³, nous y renvoyons le lecteur. Rappelons seulement le propos de l'auteur inspiré par les travaux de Michel Pastoureau (1987) et de Daniel Roche (1989). Comme c'était alors souvent le cas, l'habillement tenait une place importante dans les inventaires. Comme ailleurs aussi, des ordonnances du duc, réitérées encore en 1712, imposaient aux sujets divisés en neuf classes une réglementation pointilleuse de l'habillement et de ses couleurs. Les campagnards devaient porter des étoffes bon marché, non importées, de couleur grise pour les vêtements de travail, brune pour le costume du dimanche que tous les habitants devaient porter, sous peine de sanction, à l'église, à l'auberge, dans les assemblées publiques. Mais, vers le milieu du XVIII^e siècle, le désir d'une "libération visible" poussa à la transgression. Le bleu sombre réservé d'abord aux classes urbaines aisées se répandit parmi les laboureurs puis les tisserands pauvres, tandis que les tisserands riches restaient, par réaction, fidèles au costume brun qui s'ornait de boutons d'argent et d'agrèments rouges. Chez les femmes s'imposaient le noir et le vert. Dernier avatar, l'habit de travail, c'est-à-dire la blouse bleue s'anoblit, s'orna et devint au XIX^e siècle avec la toque à houppes l'habit d'apparat "traditionnel" et folklorique du tisserand.

11 Hans Medick consacre enfin une importante étude (chapitre 6, pp. 447-560) au livre et à la lecture à Laichingen entre 1748 et 1820 qui débouche sur une esquisse des conceptions religieuses et éthiques des tisserands. Il démontre avec force que la possession du livre et la pratique presque exclusivement religieuse de la lecture avaient atteint à Laichingen un développement plus considérable qu'il n'est généralement admis et qui avait peu à voir avec le mouvement des Lumières.

12 Un chiffre frappe par son ampleur : près de 14 000 livres ont été recensés à Laichingen par H. Medick dans 1 487 inventaires. Il est supérieur à tout ce qui a été reconnu ailleurs pour cette période dans des milieux populaires, ruraux à plus forte raison, protestants ou non. Il y avait plus de livres à Laichingen que dans des villes comme Spire, Francfort ou Tübingen, plus que dans le Paris populaire étudié par Daniel Roche. Presque aucun ménage, à Laichingen, n'était sans livre et d'abord sans Bible. Il est vrai qu'un rescrit ducal de 1739 faisait obligation aux nouveaux mariés d'en posséder une, mais il accompagnait seulement, en l'occurrence, le piétisme populaire qui s'était diffusé au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle à partir de la ville prussienne de Halle, dans un vaste mouvement de réforme religieuse et éducative. Au milieu du XVIII^e siècle, H. Medick relève, en moyenne, dix à onze livres par ménage, treize à quatorze à son plus haut niveau à la fin du siècle. Toujours par la voie de la micro-histoire, l'auteur remplit le cadre de l'histoire générale. Il y a peu de différences entre les plus riches et les plus pauvres. Le journalier et fossoyeur Christophe Laichinger détient 26 volumes en 1770, 54 en 1787. Bernhard Fink et Barbara Koch possèdent quatorze livres à leur mariage en 1782. Quatre ans et demi plus tard, Barbara meurt des suites de ses quatrièmes couches, le couple possède 18 livres. La très pauvre couturière célibataire Christina Schamler, morte en 1790 à 44 ans, laisse 18 livres. Les maîtres d'école de la famille Schwenk-Glenks, en même temps tisserands et petits paysans sur trois générations, en ont à peine davantage (22 en 1790, 40 en 1809), bien qu'ils accèdent finalement à la petite bourgeoisie et abandonnent le tissage puis l'élevage.

13 Le livre n'était pas un luxe. Il était au cœur du piétisme que l'autorité politique et l'église officielle considéraient d'un œil favorable, s'il restait enclos dans la pratique religieuse des

familles (*Hausandacht*), mais soupçonneux, s'il sortait de leur contrôle. Les livres faisaient pourtant la fierté du croyant. Ils étaient exposés dans le poêle sur un rayon spécial (*d'Schanz*), comme des sortes de "reliques protestantes", utilisées parfois, en effet, dans des pratiques magiques. Deux ouvrages s'y trouvaient toujours, la Bible de Luther quelquefois ornée d'argent, que la maîtresse de maison portait à l'église pour y suivre le prêche du pasteur et le livre de chant que tenait le père de famille, car le chant était l'affaire des hommes.

14 H. Medick étudie ces trésors, la fréquence des titres, leur évolution et donne de vastes perspectives sur la transformation des mentalités, des goûts, de la religiosité. Certains ouvrages du XVII^e siècle eurent une longue vie jusqu'au XIX^e siècle, par exemple la *Lettre évangélique* de Schaitberger (1658-1733), le père spirituel des Salzburger Exulanten, ces protestants victimes de la Grande Expulsion de 1713. Il est vrai que Laichingen était très proche des terres catholiques ! Par exemple aussi les textes des vieux "Consolateurs" luthériens comme Arndt (1555-1621). H. Medick constate une évolution lente, mais claire vers un piétisme moderne plus pratique, à travers les ouvrages de Starck et de Stöltzlin qui furent des *best sellers* de l'époque. Il note même des accents personnels, le piétisme intégriste de la couturière, les obsessions apocalyptiques du fossoyeur.

15 Quant à la littérature profane, elle resta longtemps très marginale. On peut excepter cette "attraction savante" de village que fut Bernhard Mangold (1724-1806) qui possédait 23 ouvrages --qu'il connaissait par cœur-- principalement historiques et géographiques, et s'intéressait à la politique. Chez les maîtres d'école Schwenk-Glenks, ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que s'imposèrent dictionnaires, grammaires, ouvrages de didactique, de morale et de musique.

16 H. Medick fait une belle description du piétisme wurtembergeois qui s'est encore renforcé de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle, grâce à ses capacités d'intégration. L'aspect le plus important en était la pratique religieuse autonome au sein de la famille (*Hauskirche*). À la maîtresse de maison revenaient la prière, la lecture pieuse, au père la lecture de sermons au retour du service du dimanche à l'église (*Nachlesen*). La maison, et aussi l'école dont l'auteur parle peu, étaient les "Ateliers de l'Esprit saint" où se réalisait la sanctification du quotidien. Le piétiste avait une attitude positive face à un monde difficile, mais s'il voulait marcher vers la Jérusalem céleste, il devait faire le choix personnel de la Voie étroite (*enger Weg*). Elle passait par le travail, la persévérance dans le bien (*Kreuzschule*), sans jamais laisser le temporel ni le spirituel l'emporter l'un sur l'autre. En Prusse, le piétisme a été, en revanche, caractérisé, selon l'auteur, par une alliance entre le clergé protestant et la noblesse qui s'est accompagnée d'une séparation entre la bourgeoisie et les populations rurales.

17 Un chant de toile émouvant conclut cet ouvrage. Il résume la vie des tisserands souabes. Le dernier vers fait rimer Weber et Brüder, donnons-en la première strophe :

Ich schätze meinen Weberstuhl	Le banc de mon métier
viel höher als die hohe Schul.	Vaut bien très haut'école.
Jesu halte mit mir Schul	Jésus, tiens-moi école
wenn ich sitz am Weberstuhl	Quand je suis au métier.

18

Notes

1. Peter KRIEDTE, Hans MEDICK et Jürgen SCHLUMBOHM, *Industrialisierung vor der Industrialisierung*, Göttingen, 1977. Les *Annales, histoire, sciences sociales* ont présenté en 1995 ces trois historiens de Göttingen qui ont chacun donné une contribution : Peter KREIDTE, "La dynastie von der Leyen de Krefeld. Une famille de soyeux au 18^e siècle entre mennonisme et monde moderne", dans *Annales, Histoire, sciences sociales*, n° 4, 1995, pp. 725-752 ; Hans MEDICK, "Une culture de la considération. Les vêtements et leurs couleurs à Laichingen entre 1750 et 1820", dans *Annales, Histoire, sciences sociales*, n° 4, 1995, pp. 753-774 ; Jürgen SCHLUMBOHM, "Quelques problèmes de la micro-histoire d'une société locale. Construction de liens sociaux dans la paroisse de Belm (17^e-19^e siècles)", dans *Annales, Histoire, sciences sociales*, n° 4, 1995, pp. 775-802. Celle de Hans Medick est constituée par le chapitre 5 du présent ouvrage.

2. Ces taux de mortalité infantile n'étaient pas exceptionnels au XVIII^e siècle. Dans la Petite Montagne jurassienne, au Sud de la Franche-Comté, c'est-à-dire dans un milieu géographique comparable, mais sans proto-industrie, Colette Merlin a relevé des chiffres semblables. Cependant, à Laichingen, cette situation s'est perpétuée jusque vers 1880, alors que dans la Petite Montagne une diminution de la population est sensible dès le début du XIX^e siècle. Voir la thèse de Colette MERLIN, *Ceux des villages. La société rurale rurale dans la Petite Montagne jurassienne à la veille de la Révolution*, Annales littéraires de l'université de Besançon, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 1994.

3. Voir la note n° 2.

Pour citer cet article

Référence électronique

Pierre Merlin, « Hans MEDICK, *Weben und Überleben in Laichingen (1650-1900). Lokalgeschichte als allgemeine Geschichte* [Tisser et survivre à Laichingen (1650-1900). Une histoire locale comme histoire générale] », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 23 | 2001, mis en ligne le 28 juin 2005, Consulté le 03 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index326.html>

Référence papier

Pierre Merlin, « Hans MEDICK, *Weben und Überleben in Laichingen (1650-1900). Lokalgeschichte als allgemeine Geschichte* [Tisser et survivre à Laichingen (1650-1900). Une histoire locale comme histoire générale] », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 23 | 2001, 243-248.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Licence portant sur le document : Tous droits réservés